



HAL
open science

Quel modèle pour penser le lien social aujourd'hui ?

Claude Miollan, Jean-Michel Vivès

► **To cite this version:**

Claude Miollan, Jean-Michel Vivès. Quel modèle pour penser le lien social aujourd'hui?. Kabaro, revue internationale des Sciences de l'Homme et des Sociétés, 2000, Anthropologie, psychologie, sociologie, I (1-2), pp.159-169. hal-03485446

HAL Id: hal-03485446

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03485446v1>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QUEL MODÈLE POUR PENSER LE LIEN SOCIAL AUJOURD'HUI ?

CLAUDE MIOLLAN ; JEAN-MICHEL VIVES
UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA-ANTIPOLIS

Résumé

Au cours de cet article les auteurs s'attachent à montrer comment il leur paraît nécessaire de penser la construction du lien social non seulement à partir des relations existant au sein de la fratrie où prendrait naissance la notion de sens moral mais aussi dans une dimension plus individuelle articulée quant à elle au désir et qu'ils situent du côté de l'éthique.

Mots clés : fratrie, fraternité, lien social, morale, éthique.

Abstract

The authors examine the construction of social bonds, not only from sibling relationships, which could generate morality, but also on a more individual level shaped by desire and ethics.

Keywords : *siblings, fraternity, social bonds, morality, ethics.*

INTRODUCTION

Nous proposons d'explorer au cours de cet article en quoi le modèle psychanalytique et la pratique clinique permettent d'avancer un certain nombre d'hypothèses opératoires concernant l'instauration du lien social et de comprendre quelques uns de ses dysfonctionnements.

LORSQUE LA FRATRIE SERT DE MODÈLE À LA SOCIÉTÉ

Dans certaines banlieues, face à la violence, au désœuvrement et à la désinsertion des jeunes, des équipes éducatives ont tenté de s'appuyer sur la fonction du « grand frère ». Il s'agissait de donner à un « plus grand » — issu du même milieu que les « jeunes », mais sans lien de parenté avec eux — normalement inséré dans le jeu social (logement, travail) une fonction de relais. Connaissant le milieu d'origine des enfants en difficulté, leurs mœurs, leurs codes, ce « grand frère » était mieux à même de les comprendre et de se faire comprendre. Inséré il devait représenter et favoriser les liens tant

espérés avec la société. Ces expériences, toujours en cours pour certaines, ont donné des résultats mitigés. Mais là n'est pas notre propos.

En se référant spontanément à ce « grand frère », ce projet socio-éducatif, met en évidence une conception intuitive de la fonction de la fratrie et de l'idéal fraternel : le lien fraternel serait la base et le modèle du lien social. Cette intuition n'est pas neuve, historiens et anthropologues en apporteraient maints exemples. Mais pour beaucoup elle reste une simple intuition. Faute d'être articulée à une théorie de la structuration de la personnalité d'un côté, et à une représentation plus précise du social de l'autre, elle s'épuise dans l'émotionnel ou dans l'idéalisme.

« Mon petit frère, ma grande sœur », cette possessivité de l'enfant traduit son besoin d'appartenance, d'attachement (Bowlby). Mais avant de renvoyer à un groupe familial, à une communauté de vie, ces formulations indiquent qu'ils sont tous issus d'un même ventre, d'un même utérus. L'un est semblable à l'autre comme ces poupées russes qui s'emboîtent ou encore ces ribambelles de fillettes toutes habillées pareillement et dont seule la taille pourrait différencier les âges.

Durant la période de la petite enfance, la fratrie n'est que l'extension de la mère. On y est en sécurité, elle contient, protège, limite et médiatise les contacts avec le monde extérieur. Bien sûr, la jalousie n'est pas absente, mais cette « jalousie représente non pas une rivalité vitale, mais une identification mentale »¹. C'est parce que l'enfant est dans un rapport d'identification avec son frère ou sa sœur, dans une recherche du même, qu'il éprouve ce sentiment avec force.

La force même de ce sentiment va ouvrir sur la dimension de l'autre et faciliter la perception de soi, la construction du Moi. C'est bien la réponse de la mère à l'enfant jaloux qui va l'aider à se différencier de l'autre.

Si nous ne nous souvenons pas de notre petite enfance, du goût du lait maternel, de la chaleur de son sein, ce n'est pas que nous étions dans les limbes, c'est que pour grandir, pour nous adapter au monde extérieur, il a fallu refouler. Il a fallu repousser activement l'attirance pour ces plaisirs archaïques, il a fallu élever de puissants barrages pour contraindre la pulsion à privilégier de nouveaux objets. L'originel a été refoulé. Dans le même mouvement, la fratrie va nous faire passer du biologique au culturel. Ce n'est plus d'être issu d'un même ventre qui nous fait frères, c'est de partager un même héritage, de nous inscrire dans une même transmission généalogique. Les membres de la fratrie ne sont plus réunis par la permanence maternelle, ils sont reliés par la figure du père. La jalousie demeure mais elle s'inscrit dans un contexte œdipien. Il ne s'agit plus d'être comme « le petit » pour se fondre avec la mère, il s'agit d'être comme « le grand » pour avoir le même objet d'investissement que le père. La fratrie passe insensi-

1 J. LACAN, *Les complexes familiaux*, 1938, Paris : Navarin, 1984.

blement d'une commune renonciation à la jouissance de l'Autre maternel, à un commun vécu de la même castration.

Le pré-savoir commun, l'intuition partagée font référence à cette période. C'est la fratrie d'avant l'adolescence, cette micro-société assurant la diffusion des codes, des normes, des stéréotypes reproduisant la hiérarchie du monde adulte. L'évolution ne s'arrêtera pas là. Déconnectée du biologique, la fratrie va subsumer le lien social dans sa dimension imaginaire et symbolique et par là entériner et représenter la coupure des générations.

Parmi les mères célibataires dont s'occupent les services sociaux il est courant de rencontrer des mères dont les trois ou quatre enfants sont issus de pères différents. Le mélange des races propre à l'histoire de La Réunion trouve dans la couleur des enfants une occasion de s'exprimer. Cette couleur de peau différenciatrice pour les regards extra-familiaux, semble n'avoir aucun effet sur les relations fraternelles tant que les enfants sont petits. Cette marque différenciatrice n'a de signification qu'aux yeux de la mère. C'est pour elle seule que cette différence renvoie aux différents hommes qu'elle a connus et c'est par elle, en fonction de l'amour qu'elle leur a porté, que s'instaurera une rivalité entre les enfants qui composent la fratrie. Lorsque l'appel au père deviendra une nécessité avec l'instauration du complexe œdipien, la référence à la couleur de la peau viendra faire signe et marquer une différence de lignage. Ainsi les enfants apprendront vite à faire référence à cette trace du père pour se différencier, se hiérarchiser, s'opposer, se lier, se liquer. La mère a beau répéter qu'ils sont tous ses enfants, la fratrie se divise et se recompose au gré des couleurs, signe d'appartenance et support identificatoire à un père.

La mise à mal de la toute-puissance enfantine ne va pas sans quelques déplacements et quelques compensations. Il en est de même de l'identification trop spéculaire au parent du même sexe à la sortie du complexe œdipien. Durant la période de latence c'est sur l'identification en miroir à ses semblables et à ceux de sa génération que l'enfant va miser. Il y cherche bien évidemment le relais à ses identifications parentales, mais également le support à ses investissements libidinaux. Amours enfantines, homosexualité diffuse assurent d'un même mouvement les investissements narcissiques et objectaux, le renforcement du Moi et la découverte-construction de l'altérité.

Jouant aux cow-boys et aux indiens, Pierre et Paul finissent par faire la paix, ils marquent ce passage par la cérémonie rituelle de l'échange du sang. S'infligeant chacun la même blessure, ils mettent en contact leurs plaies, de façon que leur corps se relie, que la vie de l'un passe dans le corps de l'autre. Ainsi réunis rien ne séparera plus ces « frères de sang ». Ils combattront côte à côte. Aimeront-ils la même femme ou n'en aimeront-ils aucune ? La poussée pubertaire n'est pas encore à l'ordre du jour.

La rivalité fraternelle semble trouver sa résolution dans l'inversion des polarités. La haine différenciatrice disparaît au profit de l'amour, la concurrence devient coopération. L'enjeu d'un inceste parent-enfant s'estompe au profit d'un inceste frère-sœur. L'alliance fraternelle peut se faire maintenant contre. Contre le père essentiellement, contre celui dont on se souvient confusément qu'il a rompu la dyade mère-enfant, contre celui qui a inscrit le manque dans la chair et dans l'esprit, mais également contre celui qui représente le social, l'extérieur, l'ailleurs.

La fratrie va devenir le lieu de fermentation de la contestation de l'autorité parentale. Contestation brouillonne, violente lorsqu'elle s'épuise dans l'attaque des représentants de cette autorité, ou épanouissante lorsqu'elle allie pulsion de mort et pulsion de vie, le travail du négatif et celui de l'emprise du Moi sur le monde extérieur.

L'enfant sait confusément que l'objet du désir n'est pas à rechercher dans le champ du social, lieu imaginaire d'un pouvoir imaginaire où la force seule, dans sa dimension cannibalique, détermine les places, mais dans celui de la culture, lieu symbolique et insaisissable, polarisant chacun dans sa quête subjective.

S'instaurant en contre-pouvoir, faisant front aux adultes, la fratrie marque et assure la coupure entre les générations. La maîtrise du temps en est un des enjeux. Maîtrise temporaire et chancelante, partage d'un fantasme de « tous pareils », issus d'une même histoire œdipienne, affrontant un même destin groupal, la fratrie tente de figer le temps en annulant les différences. Unis comme les doigts de la main, les frères n'envisagent pas de destin solitaire. Il n'est de pire déception que celle des amitiés rompues à la fin de l'adolescence. On se croyait semblables, unis, désintéressés, prêts au sacrifice pour l'autre. On se découvre différents, narcissiques, rivaux. Désidéalisation douloureuse, catastrophique parfois.

Laurent régulièrement s'adonne aux drogues douces depuis l'adolescence. Consommation courante, mais non sans danger chez les jeunes de son âge. Après le baccalauréat, il quitte sa famille pour aller suivre ses études dans une autre ville. Très rapidement, il se constitue une bande de copains qui comme lui consomment de la drogue. Mais on ne se contente pas de fumer quelques « pétards » et, pour être comme les autres, Laurent s'essaye aux drogues dures. Puis, pour rendre service, il « deale ». Laurent a conscience de ce qu'il fait, mais il ne peut se différencier des autres, il aurait l'impression de les trahir. Une transaction tourne mal : il est agressé. Les études sont interrompues, il retourne dans sa famille. « J'ai compris, dit-il, je ne toucherai plus à la drogue ». Promesse d'ivrogne. Quelques semaines plus tard, il rentre ivre chez ses parents, en pleine nuit, et réveille son père parce qu'il a perdu sa clé. Celui-ci, avisé, lui fait vider ses poches et y trouve une quantité importante de drogue que Laurent avait accepté de prendre en garde, ses copains partant en vacances. Une

fois de plus ce qui était impossible pour Laurent c'était de rompre ce lien fraternel, cet idéal de l'amitié qui le protégeait de la solitude et de la confrontation à l'altérité.

« Se faire avoir » plutôt que voir que l'autre est un faux frère. Désidéalisation douloureuse, impossible pour Laurent mais dont l'élaboration, lorsqu'elle est possible, permet une symbolisation de la fraternité.

C'est dans la culture que nous trouvons les représentants de ces aspirations à la fraternité. Qu'est-ce à dire ? Nous avons à nous reconnaître traversés des mêmes fantasmes : de faire groupe, corps social, nation, de devenir frères. C'est le cheminement dans cette mutuelle reconnaissance que l'autre est *comme* un frère pour soi qui trame le lien social. Ce « comme si » ménage chez chacun, autant les mouvements d'idéalisation que l'affirmation de la singularité. Il permet l'installation d'une pulsation entre deux mouvements contradictoires, l'un d'association, l'autre d'individuation-opposition. Nous retrouvons dans cette pulsation la dynamique Moi / Je. Le Moi se trouvant du côté de l'imaginaire, du narcissisme et de l'aliénation (l'autre est un alter ego), il permet de faire groupe. Le Je étant lui du côté du symbolique, éminemment singulier, il déboucherait à l'extrême (dynamique du héros pointé par Lacan dans le Séminaire VII)¹ sur une mise en question de ce qui fait lien. La dynamique moïque permettrait que du lien existe, le Je en son fonctionnement permettrait que le sujet ne s'y aliène pas.

Désiré, Réunionnais d'origine, vit en métropole depuis son adolescence. Venu pour poursuivre ses études, il a acquis une bonne situation, une position sociale respectée mais n'est jamais retourné dans son île natale. Il ne pouvait vraiment s'expliquer pourquoi il remettait toujours à plus tard ce voyage. A la suite de difficultés familiales il entreprit une psychothérapie où la question des liens avec la terre d'origine vint à se parler. Le grand-père de Désiré était le « bâtard » d'un colon blanc et d'une esclave noire. L'époque n'était pas à la tolérance en matière de mélanges de « classes » et de « races ». L'éducation fut payée par la famille paternelle, mais à l'écart des autres frères et sœurs « légitimes ». Devenu adulte, il épousa une métisse et eut un fils qui lui même épousa une métisse et donna la vie à Désiré. Cette cascade de mélanges avait laissé peu de traces en ce qui concerne la couleur de la peau de Désiré.

Le thérapeute peu habitué à ces métissages n'avait rien remarqué. Il fit alors le lien entre cette histoire généalogique et les traits du visage de son patient. Désiré se souvenait des bonnes relations qu'il avait eues avec son grand-père mais aussi de l'impossibilité de rencontrer une branche de la lignée grand-paternelle, d'un certain dédain, d'une certaine exclusion. Il mit peu à peu en rapport cette

1 J. LACAN, *Le Séminaire*, Livre VII 1959-1960, « L'Éthique de la psychanalyse », Paris : Seuil, 1986.

histoire en rapport avec son inhibition à faire retour à La Réunion, ainsi qu'avec un sentiment d'être toujours quelque peu étranger là où il se trouve. Bien qu'en métropole depuis bientôt cinquante ans, bien que notable dans son village, bien que reconnu professionnellement, il éprouve le sentiment de n'appartenir à aucun groupe. Il craignait sans raison d'être rejeté, non admis. Le travail thérapeutique précisait l'origine de la difficulté mais l'inhibition demeurait. Un jour, à la suite de circonstances complexes, Désiré apprit que son thérapeute avait dans sa famille, par alliance, des Réunionnais. Il en éprouva du plaisir et un certain soulagement. Un mouvement d'identification se mit en place et la relation thérapeutique se modifia. Désiré n'était plus face à un étranger en qui il avait confiance, mais en présence d'un semblable. Il pouvait imaginer qu'il partageait une origine commune avec son thérapeute, quelque chose comme un sentiment fraternel pouvait s'installer. C'est armé de cette identification et de ce lien que quelque temps après il entreprit un retour sur la terre de ses ancêtres.

« Avoir un frère se présente comme une épreuve narcissique et identitaire » rappelle B. Jacobi¹.

LE LIEN SOCIAL OU LE PASSAGE DE LA FRATRIE AU FRATERNEL

Après Rousseau et son « bon sauvage », Hegel et sa « dialectique du maître et de l'esclave », Freud s'essaye à réfléchir psychanalytiquement aux fondements du lien social. A travers le récit mythique du meurtre du père de la horde par les fils ligués contre lui et qui veulent accéder aux femmes jusqu'alors interdites, Freud tente de décrire la dynamique psychique individuelle et groupale constitutive du lien social. Coupables de leur geste, renonçant à la violence, les fils réinstallent la figure du père sous la forme d'un totem auquel chacun fera allégeance.

La renonciation et cette allégeance, au besoin commémoré en cérémonies rituelles, inscriront à l'intérieur du psychisme humain les liens sociaux. Ainsi le rapport de chacun à l'autre, à tous les autres, vient s'inscrire à l'intérieur même de l'appareil psychique individuel. Il n'est pas le résultat d'un rapport de force ou d'intelligence entre différents protagonistes, mais coextensif de la construction subjective. Dans ce texte, Freud met l'accent sur la figure et la fonction du père, nous allons nous attacher à préciser celle de la fratrie.

« Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père ce qui mit fin à l'existence de la horde paternelle »². Ainsi débute le mythe de *Totem et Tabou* (1912) à partir duquel S. Freud propose une

1 B. JACOBI, « Avoir un frère, être un frère », in *Le groupe familial*, n° 155, 1997, p. 9.

2 S. FREUD, *Totem et Tabou*, 1912, traduction française, Paris : Gallimard, 1989, p. 289.

interprétation psychanalytique qui viendrait rendre compte de la naissance de la communauté et du lien social.

Dès le début, fratrie et lien social se trouvent articulés. En effet, dans ce texte, Freud évoque un ancêtre primitif (Urvater) qui se serait réservé la jouissance de toutes les femmes. Un jour les fils se seraient révoltés, auraient tué le père, et l'auraient mangé. Mais aucun des fils assassins ne va succéder au père tué, aucun fils ne prend la relève de la jouissance glotonne du père tué et mangé cru. Sa place devient vacante et loin de pouvoir désormais jouir des femmes convoitées, les fils sont saisis d'un intense sentiment de culpabilité. Ce que le père empêchait, ils se l'interdisent. Cet élément n'est d'ailleurs pas sans poser question dans son rapport au mythe œdipien tel que Freud l'analyse. Dans la tragédie de Sophocle, en effet, le héros couche avec sa mère après avoir tué son père, la jouissance de la mère dépend donc du meurtre du père. Or dans *Totem et tabou*, c'est l'inverse qui a lieu. Après avoir tué l'« Urvater », les fils se découvrent frères ; et pour ne pas se perdre dans une lutte à mort, ils s'interdisent les mères. Contrairement au mythe œdipien, le meurtre du père n'est pas la condition de la jouissance de la mère, mais le préalable à l'intériorisation de son interdiction. La horde primitive fait alors place à l'organisation *légiférante* des frères. La disparition du père va laisser néanmoins des traces indestructibles qui, parce que le souvenir n'en est jamais rappelé, s'expriment par des formations de substitut. Ainsi un certain nombre d'injonctions vont perpétuer la volonté de l'Urvater dont la plus importante sera l'exogamie. En éloignant les fils de la mère, cette injonction les exile des femmes du père et positionne par conséquent l'interdit de l'inceste. La seconde injonction concernera le totem. Les sentiments ambivalents, de haine mais aussi d'amour et d'admiration, ressentis envers le père se reportent sur le totem, c'est-à-dire le plus souvent sur un animal qui devient sacré. Ce totem est intouchable, mais il peut être tué et mangé lors de fêtes commémorant la victoire sur le père. Enfin, la conséquence de ces deux injonctions est la reconnaissance des *liens égaux* entre les frères qui instaure un ordre et jette les bases de la société patriarcale, de la famille et de la religion.

Le lien social trouverait son origine dans la tentative de maîtriser la jalousie, l'hostilité se transformant en demande de justice et d'égalité, en sens moral. Ce que Freud formulera ainsi dans *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921) :

« L'enfant aîné voudrait [...] refouler celui qui vient après lui [...] par suite de l'impossibilité de maintenir sa position hostile sans dommage propre, il est contraint à l'identification avec les autres enfants et il se forme dans la troupe d'enfants un sentiment de masse ou de communauté [...]. La première exigence de cette formation réactionnelle est celle de justice, de traitement égal pour tous. [...] Ce qu'alors plus tard on trouve d'efficient dans la société comme esprit

communautaire, esprit de corps, etc., ne renie pas sa descendance à partir de l'envie originelle. [...] Justice sociale, cela signifie que l'on se refuse beaucoup à soi-même, afin que les autres eux aussi soient forcés d'y renoncer [...]»¹.

D'autre part, nous avertit Freud, ce lien social n'est pas sans rapport avec le sentiment de culpabilité survenu suite au crime perpétré par les fils.

« Le sentiment de culpabilité est à l'origine des deux tabous inaugurant la société de droit. Le tabou de l'inceste n'a pas qu'une valeur affective : c'est une situation réaliste pour sauver les liens sociaux entre les fils »².

L'intérêt du mythe freudien est de pointer le toujours déjà là de la culpabilité, il y a un inéluctable de la culpabilité comme fait de structure et non comme accident individuel. La société de droit s'érige sur un cadavre et l'analyse de la naissance du lien social ne saurait faire l'impasse de cette origine. A partir de là, le travail psychanalytique et une éducation qui s'en inspirerait, ne sauraient être compris, même si certains ont pu le rêver, comme des entreprises de déculpabilisation tous azimuts, voire des chemins vers une liberté sans loi.

Cette thèse de la déculpabilisation possible, qui nous semble se soutenir d'un contresens quant à l'interprétation de l'œuvre de Freud, a été développée au cours des années soixante-dix à la suite des mouvements sociaux de mai 68 et trouve encore des défenseurs. Il nous semble important de nous arrêter quelques instants sur les éléments développés par ce courant, car ils ont des implications directes dans le champ qui nous intéresse ici. Pour les théoriciens de ce mouvement le corps, quand il n'est plus utilisé comme un instrument de travail à plein temps se resexualise. La régression impliquée dans un tel développement de la libido se manifesterait d'abord par la renaissance de la sexualité polymorphe prégénitale et par le déclin de la suprématie génitale. Dès lors, la sublimation serait encore possible et ouvrirait sur des comportements inter-humains renouvelés. *Il naîtrait alors un monde sans lois, sans tabous, sans angoisse ni culpabilité où l'homme serait « naturellement » fraternel. Un monde de fils... où le père n'aurait plus aucune place, même celle de mort. Ce qui permettrait imaginairement d'échapper à l'interdit et, pourquoi pas, de faire ainsi l'économie de la culpabilité. Peut-être pourrions nous lire à la lueur de cette construction fantasmatique certaines formes de pathologie adolescente rencontrées dans les « bandes » où le lien social est rejeté au profit du lien intra-groupe. Tout se passe ici comme si les fils tentaient de tuer le père, sans mettre en place*

1 S. FREUD, *Psychologie des masses et analyse du moi*, 1921, nouvelle traduction française PUF, 1991, p. 58-59.

2 S. FREUD, *Totem et Tabou*, p. 293.

l'interdit, ce qui permet le retour des pires figures du père qui se dessinent derrière le racisme, l'intégrisme ou les pouvoirs politiques fascisants. Le sujet s'engluie alors dans la dimension imaginaire du lien social.

L'IMAGINAIRE NE SAURAIT CONSTITUER LE TOUT DU LIEN SOCIAL

La question que posent ces comportements est la distinction entre la morale, qui organise les rapports entre les hommes, et l'éthique, qui est subjective et articulée au désir, telle que Lacan les différencie au cours du « Séminaire VII ».

La morale est ce qui se met en place après le meurtre du père. Le respect de l'autre est le respect de mon image, les biens qu'il s'agit de partager selon les règles établies sont les biens dont l'autre peut me priver. « Tu aimeras ton prochain comme toi même » est alors à interpréter sur son versant narcissique : c'est mon image qu'il s'agit de protéger en l'autre. La morale organise les rapports entre les Moi et vise à médiatiser la concurrence et la haine qui sont les fondements narcissiques du registre imaginaire. La morale régule ainsi doublement les rapports des sujets entre eux mais aussi par rapport à l'objet primordial. En effet, tout objet investi ne peut être surévalué au point de devenir l'enjeu d'une lutte à mort. Le rapport aux objets (les biens) est ainsi régulé dans un *mit leben* (vivre ensemble) ambigu et provisoire mais, en tout, cas vivable. Cette morale est indépassable comme Freud le montre dans *Le malaise dans la culture*¹ En effet, dans la mesure où, comme le montre le mythe freudien de *Totem et tabou*, la morale vise à maintenir la convivialité et pour fonctionner, s'impose à un moment à tous, la dimension imaginaire s'en empare, le sujet risque alors d'être rabattu sur le Moi. Et comme le Moi est porteur d'une dimension narcissique de toute-puissance, il appelle une altérité imaginaire, un père imaginaire tout-puissant régnant sur son empire. Mais ce pacte imaginaire légiférant les actions des fils n'est pas que d'essence narcissique, car lié dans un pacte symbolique. Le père mort laisse place aussi au Nom-du-père qui interdit la jouissance. Autrement dit le liant imaginaire n'est jamais, sauf cas douloureux, sans être entrelacé dans le pacte symbolique. C'est ici qu'intervient l'éthique. Celui qui est confronté à la castration, au manque à être ne peut plus situer le sujet au niveau du moi qui est lui recherche de complétude. Il n'échappe pas pour autant à la morale, puisqu'il est inscrit dans une société nécessitant un minimum de convivialité, de dimension fraternelle, mais il n'en est pas dupe. L'éthique en tant qu'elle s'origine

1 S. FREUD, *Le malaise dans la culture*, 1930, nouvelle traduction française, Paris : PUF, 1994, p. 245-334.

dans la castration symbolique (le sujet est barré, manquant) et suppose que la primauté du désir n'est pas l'affaire de tous — contrairement à la morale. Elle est éminemment singulière, et peut même, à l'occasion, s'opposer à la dimension imaginaire de la morale, comme le montre l'analyse du comportement d'Antigone. Cette tension entre morale et éthique est repérée avec une extrême acuité par les adolescents qui accusent leurs parents et les adultes en général de se plier à des règles fondées sur du semblant. Fiers et bouleversés par la rencontre avec l'absolu de l'adolescence, ils ne peuvent comprendre que le sujet qui assume l'éthique n'est pas pour autant libéré de la morale réglant les rapports entre les Moi, entre les frères. Dans cette tension entre morale et éthique le frère de... devient aussi fils de... Sortant de l'indifférenciation de la troupe des frères il s'inscrit dans l'ordre des générations et se repère dans le champ de la sexualité.

On l'aura compris, à partir des éléments développés ci-dessus, une éducation morale est certes nécessaire pour permettre la cohésion sociale, le vivre ensemble des hommes... Pourtant, cette éducation morale prend le risque, si elle n'est pas articulée à une réflexion éthique, d'accentuer l'aliénante dimension imaginaire débouchant alors sur le résultat inverse de ce qui était recherché. Elle cesse d'être alors une fonction relative de la convivialité entre les Moi, pour devenir le lieu où s'annule la castration cédant la place à la recherche effrénée de la jouissance, conduisant ainsi paradoxalement à la dissolution de la culture.

DU MOI À L'ALTERITÉ : LE GROUPE FRATERNEL COMME PASSEUR

Avec le mythe scientifique de *Totem et tabou*, nous l'avons vu, Freud tente de rendre compte de l'inscription du socius dans la psyché humaine. Inscription inaugurale de l'histoire et de la culture. L'installation du totem et le repas cannibalique sont autant de moments créateurs, de cérémonies fondatrices. Mais il faut bien voir que la dynamique qui accompagne cette ritualisation collective se soutient d'un renoncement de la fratrie totémique à une identification trop idéale au père de la horde. Chacun est appelé à renoncer à une part d'imaginaire où seul il serait dans la toute-puissance. Le partage d'une identité groupale, aliénante parfois mais structurante toujours, lui est offert en compensation de cet abandon relatif.

Une autre source énergétique est appelée à soutenir cette renonciation à l'affirmation moi-même. La nécessité dans laquelle se trouve le sujet adulte, pour accéder à la jouissance sexuelle, de trouver un partenaire, inscrit l'altérité au cœur même de la psyché. C'est ce qu'indique avec force le terme de « libido sexualis » et c'est le point ultime de l'évolution adolescente.

« La troupe des frères est bien censée avoir été poussée au crime par l'amour envers les mères et les sœurs, nous rappelle Freud [...] Une des réactions au meurtre du père ne fut-elle pas l'instauration de l'exogamie totémique, l'interdiction de toute relation sexuelle avec les femmes de la famille, tendrement aimées dès l'enfance ? Ainsi fut enfoncé, entre les motions tendres et sensuelles de l'homme, le coin qui reste aujourd'hui encore fixé dans sa vie amoureuse. Par suite de cette exogamie, les besoins sensuels des hommes durent se contenter des femmes étrangères et non aimées »¹.

La vie groupale, sociale impose des contraintes extérieures à l'organisation du désir. La poussée libidinale de son côté impose des contraintes internes entraînant la ré-élaboration des premiers investissements.

« Pour Freud donc, l'altérité, loin d'être un simple possible est cet aiguillon énigmatique présent au cœur même de la pulsionnalité, qui ouvre accès à une jouissance de plus en plus bouleversée, de plus en plus relationnelle, mais paradoxalement, en cela même, de plus en plus ipséisante (créatrice d'identité), dans une incessante navigation ambivalente entre affirmation de soi à connotation auto-érotique et relation objectale, entre narcissisme et altérité ».²

Le « happy-end » du mythe freudien de « Totem et tabou » laisse entrevoir un autre thème cher à la psychanalyse. La figure du père est indépassable. En installant le totem au centre de la fratrie comme garant des liens qui unissent les frères, Freud indique que le passage de la fratrie à la fraternité s'effectue sous les auspices de la figure paternelle. C'est elle qui, après avoir sorti l'enfant d'une relation trop fusionnelle à la mère, l'invite au partage d'une culture commune. C'est grâce à sa médiation que les blessures infligées à l'un sont pardonnées par l'autre, élaborées dans une pensée commune, métabolisées dans des liens sociaux.

Σ

1 S. FREUD, *Psychologie des masses et analyse du moi*, p. 80.

2 J. GAGEY, « Liberté, égalité, fraternité: une devise qui engage », in *Le groupe familial*, n° 155, 1997, p. 125.